

Parce que j'étais peintre

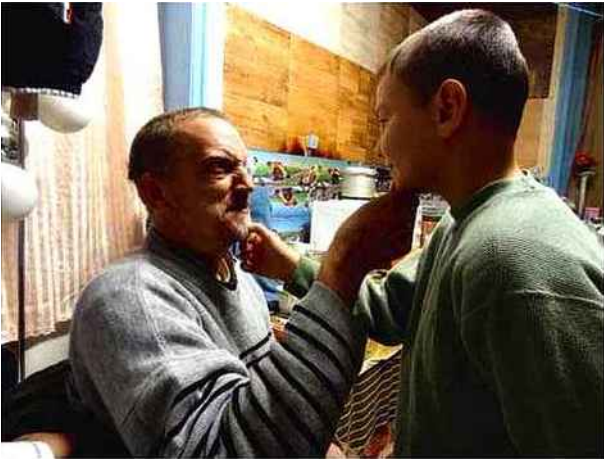
de Christophe Cognet

(Fr, All, 2014, 1 h 44)

Peindre (dans) un camp... Un documentaire subtil.

Le nouveau film du documentariste Christophe Cognet a ceci de singulier qu'il aborde un sujet sensible avec une infinie délicatesse, une sérénité apparente que seul son filmage, comme hésitant, vient contredire : la beauté dans un camp d'extermination. Cognet rencontre des survivants de la Shoah, des peintres qui ont ensuite représenté cette épreuve. Le réalisateur va aussi vers les morts. Des hommes, artistes ou pas, qui ont réussi, quand ils y étaient, à représenter ces camps par le dessin, au prix de risques inouïs (une mise à mort immédiate), à la fois sans doute pour témoigner, mais aussi pour tenter de penser l'impensable. Cognet interroge les vivants, montre leurs tableaux et voyage dans les archives en Europe (France, Tchéquie, Belgique, etc.) et en Israël, où sont conservées précieusement les traces fragiles, souvent naïves (dans leur forme), d'un art des camps. Ces œuvres, très variées dans leur qualité esthétique, ramènent sans cesse à la question première, à laquelle Cognet prend soin de ne jamais répondre – tel l'aveu d'une incapacité à laquelle le spectateur doit consentir... Au-delà de la morale, comment penser ce moment, qui ne nous quittera plus, où un rescapé dit combien il lui est tout de suite apparu que les couleurs des cadavres étaient d'une incroyable beauté ? Impossible, si l'on oublie que cet homme était peintre.

Jean-Baptiste Morain



Se battre

de Jean-Pierre Duret et Andrea Santana

La misère ordinaire dans une petite ville du Rhône dans un docu parfois poignant.

**S**e battre : un titre/injonction au double sens puisque le film débute par des images du combat d'un jeune boxeur qui pratique le full-contact. Mais ce garçon est également issu d'une famille très modeste, et les réalisateurs illustrent avant tout la lutte pour la survie, comme dans leurs précédents documentaires brésiliens.

Cette fois, ils s'intéressent à la misère ordinaire en France, dans une petite ville du Rhône, Givors. Esthétiquement, voire cinématographiquement, le résultat est moins frappant que dans leurs docus brésiliens. Pas parce que la misère française est moins photogénique, mais surtout parce que ce film n'a pas de réelle unité formelle. C'est un documentaire choral où l'on passe d'un groupe à l'autre. Par exemple : une famille roumaine en détresse ; une antenne du Secours populaire qui distribue des vivres ; une entreprise de maraîchère employant des personnes en difficulté ; une femme d'affaires dans la mouise ; une chômeuse qui nourrit les oiseaux... Bref, un panorama sur le sujet, qui est sans doute ce qu'on a vu de plus poignant sur l'avancée de la précarité.

Il vaut certes mieux voir la vérité en face, mais l'accumulation est accablante pour le spectateur. Bien que le film ne soit ni misérabiliste ni complaisant, il lui manque tout de même une étincelle pour transcender la tragique trivialité de son sujet et pour retrouver la beauté tellurique de *Romances de terre et d'eau*, premier film de Duret-Santana, exploration musicale de la paysannerie du Sertão, ou la concentration dramatique de *Puisque nous sommes nés*, qui donnait à des enfants livrés à eux-mêmes au bord d'une route un petit air d'*Olvidados* brésiliens. **Vincent Ostria**

Se battre de Jean-Pierre Duret et Andrea Santana (Fr., 2014, 1 h 33)